

de la nuit avait remplacé un découragement, résultat matériel de la fatigue : maintenant qu'ils se trouvaient en face du danger, maintenant qu'il fallait le combattre et lutter corps à corps avec lui, ils ne le redoutaient plus, et une noble ardeur les animait. Ils sortirent donc de la première épreuve qu'ils subirent ce jour-là, satisfaits d'eux-mêmes, et avec la conscience qu'ils avaient débuté aussi favorablement que possible.

Le même bonheur les accompagna dans les autres examens et dans les autres épreuves qui se prolongèrent plus d'une semaine entière. Emile, surtout, satisfait à un tel point le savant inspecteur qui présidait l'examen que ce digne vieillard, dans sa bonhomie ravissante, ne put s'empêcher de témoigner tout haut sa surprise et son contentement. De tels éloges étaient un infailible brevet d'admission pour le jeune homme.

Vous pouvez donc comprendre sa joie, ses transports, son émotion profonde, lorsqu'il sortit de la salle des examens, et qu'il put se livrer en liberté aux sentiments impétueux qui le dominaient. Des larmes coulaient sur son visage, tandis que le sourire était sur ses lèvres. Il pressait dans ses mains les mains de Georges, il embrassait son ami, des mots entrecoupés s'échappaient de sa bouche, et à peine pouvait-on distinguer parmi ces mots :

"Ma mère ! ma bonne mère !"

Georges partageait vivement et avec un plaisir sincère et sans jalousie le bonheur de son camarade, malgré la supériorité que ce dernier avait obtenue sur lui. Il lui rendait caresse pour caresse, parole de joie pour parole de joie, et personne n'aurait pu sans émotion assister au repas qui les attendait en sortant du concours. Ce repas devait précéder de quelques instants leur départ et leur séparation ; car, dans quelques instants, ils allaient monter en voiture, l'un pour se rendre à Dunkerque, sa ville natale, l'autre à Cambrai, où demeurait sa famille.

Ils étaient encore à table quand les conducteurs vinrent les appeler. Ce fut un instant solennel et douloureux, où les visages des deux jeunes hommes pâlirent, tandis que leurs cœurs se serraient douloureusement et que leurs mains enlacées devenaient humide et froides.

"Georges, s'écria Emile dont la voix entrecoupée de sanglots pouvait à peine se rendre intelligible, Georges ; le serment que nous nous jurions l'autre jour, nous le répétons en ce moment, n'est-ce pas?... en ce moment où nous nous quittons ! Rien, rien n'altérera jamais notre amitié. Si l'un de nous a besoin de l'autre, il demandera son aide : il l'appellera à lui, comme on appelle à soi son frère

dans un moment de détresse.

—Et celui qu'appellera la voix de son ami quittera tout pour venir à lui, pour l'aider, pour le consoler, pour partager avec lui sa fortune. Amitié pour la vie, amitié à tout épreuve, amitié de frère !

—Amitié à toute épreuve ! amitié pour la vie !" répéta Emile

Puis il fallut mettre un terme à ces étreintes, il fallut se séparer, il fallut monter en voiture. Bientôt les deux diligences partirent pour suivre deux routes différentes et emmenant chacun des deux camarades, du collège dans la vie réelle.

Georges avait un plus long voyage à faire et n'arriva dans sa famille que le lendemain matin ; mais Emile, plus heureux, après quatre heures de route, aperçut au loin les deux clochers de sa ville natale et les fortifications qui l'entourent d'une triple ceinture.

À cette vue, la tristesse que lui causait sa séparation d'avec Georges se dissipa pour le laisser tout entier aux joies du retour et à la certitude d'embrasser bientôt sa famille. Ainsi, parfois, le ciel noir de nuages s'ouvre tout à coup, comme par enchantement, sous un puissant rayon de soleil, et resplendit d'une éblouissante clarté. Oh ! comme la voiture lui semblait lente de sa marche, et qu'il eût donné de choses pour en hâter la course ! Car, il en est sûr, sa mère, ses sœurs, viennent au-devant de lui et l'attendent aux portes de la ville, impatientes de l'embrasser, impatientes de connaître les résultats du concours ; résultats si brillants ! si joyeux à leur faire connaître !... Enfin, voici les barrières, voici les premières portes de la ville... Personne n'est là, personne ne l'attend ! Sans doute qu'il les trouvera dans la cour des messageries !... N'importe ! cette absence lui fait mal ! il aurait voulu les embrasser avant de rencontrer personne, avant de recevoir le salut de ces étrangers qui lui sourient en le voyant dans la voiture !... La voiture entre dans la cour des messageries !... Elle s'arrête ! il cherche autour de lui ! il ne voit ni sa mère, ni ses sœurs... Oh ! son cœur se serre ! une tristesse froide tombe sur lui, des pressentiments cruels l'assaillent... car il faut qu'un grand malheur ait frappé sa famille pour qu'elle le laisse arriver seule de la sorte, comme un pauvre voyageur qui n'aurait dans la ville ni toit pour se réfugier ni famille pour l'aimer !

Sans s'inquiéter autrement de ses bagages, Emile sauta de la voiture, et prit sa course vers le quartier solitaire de la ville où s'élevait la maison de son père.

Quand il se trouva devant la porte, quand sa main saisit le cordon de la sonnette pour l'agiter, une sueur froide

coula sur son visage, et il demeura là quelques secondes, la main élevée, sans oser agiter le cordon qui devait appeler quelqu'un et faire ouvrir. Mais, hélas ! des sanglots et des larmes qu'il entendit à l'intérieur de la maison le rendirent bientôt à lui-même et lui firent agiter précipitamment le cordon qu'il tenait. Aussitôt une vieille domestique se hâta d'accourir !

"Oh ! monsieur Emile ! monsieur Emile ! s'écria-t-elle dès qu'elle aperçut son jeune maître, monsieur Emile ! mon pauvre enfant ! quel malheur nous est arrivé depuis quelques instants. Votre père..."

Emile ne l'écoutait, déjà plus et se précipita avec impétuosité dans la maison, en se dirigeant vers la chambre de son père !... Son père pâle et mourant gisait étendu sur un lit qu'entourait sa famille et près duquel se tenait debout le médecin.

À la vue d'Emile, sa mère vint se jeter dans ses bras en pleurant, et les sœurs du jeune homme mêlèrent aux baisers qu'elles donnèrent à leur frère des larmes non moins pleines d'amertume que celles de leur mère.

Emile, sans répondre à leurs étreintes, interrogeait douloureusement du regard sa mère.

"C'est une chute, dit madame Dorvilliers, une chute grave qu'il vient de faire du haut d'une échelle, en aidant un ouvrier ! Dieu veuille nous protéger, car nous avons bien besoin de son aide !"

Emile en frissonnant leva les yeux sur le chirurgien, qui détourna les siens pour ne point donner au jeune homme une espérance qu'il n'osait conserver lui-même. Alors le pauvre infortuné sentit toutes ses forces l'abandonner, et il pensa succomber aux malheurs qui l'assaillaient si cruellement et qui changeaient en désespoir et en larmes le bonheur qui naguère accablait le futur élève de l'École Polytechnique.

Le chirurgien, M. Delloye, vieillard respectable et ami de la famille Dorvilliers, s'avança vers Emile, et passant son bras sous le sien, l'emmena doucement dans le jardin, où, grâce au grand air, le jeune homme revint de son trouble et retrouva toute sa force et toute sa présence d'esprit.

"Mon cher Emile, lui dit alors le vieillard, maintenant que vous voici plus calme et plus en état de m'entendre, armez-vous de courage et de résolution, car j'ai des choses graves et funestes à vous dire : je crains pour les jours de votre père, et à moins d'un miracle de la Providence, à moins que Dieu ne vous prenne en pitié et n'écoute vos prières, vous serez bientôt orphelin. J'aime mieux vous faire de suite cet avertissement cruel, que